

Le trio du pianiste genevois Marc Perrenoud publie son cinquième album, *Morphée*, escapade nocturne au royaume des songes. Le musicien était récemment en Syrie. Rencontre

RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT



Marc Perrenoud (au centre) cultive depuis treize ans une complicité roborative avec le contrebassiste Marco Müller (à gauche) et le batteur Cyril Regamey. LILIROZE

RODERIC MOUNIR

Jazz ▶ «Superbe», «très et tristement beau», «passionnant, merci Marc». Ces derniers temps, sur le compte facebook de Marc Perrenoud, les compliments pour une fois n'ont pas fleuri pour sa musique, mais pour ses «petites chroniques spontanées» distillées depuis la Syrie. Marié à une Syrienne, le pianiste et compositeur genevois auteur de l'album solo *Hamra* (2016), «rouge» en arabe, couleur de la robe que portait sa future épouse

lorsqu'il la croisa à Beyrouth, revient d'un voyage. Pas le premier, mais pas le moins perturbant dans le pays saigné à blanc du tyran Bachar et de Daesh, «mal absolu» temporairement jugulé.

«Le système se reconstruit, l'atmosphère qui règne est étrange, commente Marc Perrenoud dans le confort aseptisé d'un café de la gare Cornavin. C'est un faux retour à la normale où la dépression post-traumatique prend le pas sur l'état d'alerte.» Le musicien a posté ses billets pour décrire le pays réel tel qu'il le percevait. «Photographier un

marché de Damas débordant de dattes et d'épices ne pose aucun problème. Mais les quartiers en ruines, c'est exclu. Du coup, les réseaux sociaux véhiculent une image biaisée.» Marc Perrenoud a trouvé le ton juste pour dire les choses vues et ressenties dans ce pays violemment contrasté auquel il est attaché.

La valeur des échanges

La musique dans tout ça? On l'aborde après trois bons quarts d'heure passés à deviser sur la guerre, le décalage des vécus, la transition écologique qui ne

vient pas et la décroissance qui prend un sens très différent en Syrie, où personne ou presque ne voyage. Et qui vit au rythme des coupures d'eau et d'électricité. «Sur le plan alimentaire, le pays est autosuffisant. C'est le mode de vie occidental qui reste le premier pollueur.»

Voilà qui pose forcément question au musicien appelé à tourner, en train si possible, mais aussi en avion. «Si on me propose une date en Corée du Sud, je tâche d'en trouver d'autres ou au moins de rencontrer des musiciens locaux. Les échanges sont la base de notre travail.»

On ne s'attendait pas forcément à refaire le monde avec Marc Perrenoud, même si on connaît le personnage: bon vivant, curieux des autres, à l'aise dans le brassage. Il est né à Berlin de mère néerlandaise et père suisse, ayant trouvé l'amour au Moyen-Orient et se produisant sur plusieurs continents. Co-fondateur et co-programmateur avec Audrey Vigoureux et Valentin Peiry des Athénéennes, festival rassembleur autour du classique, du baroque, du rock et du jazz, sans élitisme stérile. La prochaine édition, en juin, marquera une décennie de propositions. «On travaille sur les concordances, par exemple entre un concert de musique renaissante au clavecin et Blixa Bargeld (chanteur du groupe avant-gardiste allemand *Einstürzende Neubauten*, ndlr). Accepter de se concentrer, sortir de sa zone de confort, ça grandit.»

Déjouer les réflexes

C'est le pédagogue qui parle, enseignant à la Haute Ecole de musique de Genève. Son attention à la transmission l'a conduit à se prêter au jeu de Jazz On The Water, un big band transfrontalier qui l'unit à une trentaine de jeunes musiciens en formation de tout le Grand Genève. Une manière de boucler la boucle pour ce prodige du piano qui, au seuil de ses 39 ans, cumule les prix et se produit en solo ou avec Aksham, aux côtés de la chanteuse Elina Duni et du trompettiste David Enhco.

Et dans son propre trio. Treize ans de complicité entre Marc Perrenoud, le contrebassiste fribourgeois Marco

Müller et le batteur lausannois Cyril Regamey. *Morphée* est leur cinquième album. Une chute sans violence, alanguissement dans les bras de la nuit. «L'été 2019 a été caniculaire, raconte le musicien. J'ai composé de nuit au casque, sur mon piano en mode silencieux. Je me suis imposé une discipline, deux heures minimum sans quitter le clavier. En déjouant quelques réflexes.» Le résultat est un disque souple à dominante cool, noctambule et accueillant, jalonné de quelques sursauts. «The REB» en est un, avec sa cadence trépidante, très urbaine. Le morceau fait l'objet d'un clip où des danseurs et danseuses se contorsionnent dans un plan-séquence filmé à hauteur de bitume.

Ce clip et celui qui illustre le morceau-titre «Morphée» ont été coproduits dans le cadre d'un «pack» offert par JazzContreband, festival transfrontalier qui œuvre à la circulation des artistes dans le bassin franco-genevois. L'enregistrement de *Morphée* a été précédé d'une résidence à Château Rouge, pôle transdisciplinaire à Annemasse, aux portes de Genève. C'est là que le trio a peaufiné la matière brute façonnée par Marc Perrenoud. Sa méthode est plutôt laborieuse, confie-t-il sans fausse coquetterie. «Je ne suis pas du genre à trouver la mélodie qui tue en sifflotant dans la rue. Je travaille patiemment comme on passe au tamis, parfois je trouve une perle.»

Au retour du Brésil

Tonalités, couleurs, rythmiques, ce disciple de Bill Evans qui goûte autant Bach que R.E.M. a accouché de neuf compositions originales – huit, plus exactement, «Stairs» étant proposé en deux versions, l'une langoureuse, l'autre plus nerveuse. On savoure la chaleur des timbres, la captation organique, la cohésion limpide des échanges. *Morphée* a été saisi *live* en peu de prises. «On avait beaucoup joué ces morceaux au préalable. Au moment d'entrer en studio, on revenait d'une tournée au Brésil, défoncés. Ça nous a enlevés toute pression.» Très loin du tumulte, une respiration réparatrice, universelle. 1

Marc Perrenoud Trio, *Morphée*, Neuklang (distr. Musikvertrieb). Vernissage en concert les 28 et 29 février au Manège d'Onex (GE). www.spectacles-onesiens.ch

Douter, refuser, recommencer

Théâtre du Loup ▶ A Genève, l'auteur Rémi De Vos et le metteur en scène Joan Mompert créent un spectacle où le rire se fait une place dans le noir.

Qui donc est Bartleby, ce personnage né de l'imagination de Herman Melville au XIX^e siècle: une incarnation du refus passif ou une figure du refus de toute compromission? Au fond, peut-être, ce réflexe de survie qui sommeille en chacun d'entre nous nous fait dire «non» quand ça devient insupportable.

Voilà la réflexion qu'on se fait en assistant à une représentation de la dernière création de Joan Mompert. De la nouvelle de Melville, l'auteur belge Rémi De Vos et le metteur en scène genevois n'ont gardé que cette citation emblématique de son personnage Bartleby, «I would prefer not to», qui donne le titre au spectacle: *Je préférerais mieux pas*.

A l'origine de la création, une commande à Rémi de Vos à par-

tir de la réplique du personnage melvillien, que l'auteur a traduite par «je préférerais mieux pas». Une simple phrase qui dit la laborieuse genèse d'une conscience, le périlleux cheminement de quelque chose qui pourrait devenir un «non», avec à chaque étape la possibilité de revenir en arrière, puis la formulation sans retour du refus de l'insupportable, enfin le silence pesant qui suit l'acte de rébellion du subordonné.

On peut y voir une formule de réaction à la «vie normative» comme le voit Joan Mompert. Il n'a pas tort, car combien de couleurs avale chacun d'entre nous au cours de sa vie de tous les jours, au travail, dans la société de consommation, dans les vacances bien méritées, avant de marquer un temps d'arrêt? «Je préférerais mieux pas» est le genre de formule qui ralentit la machine, presque le déclencheur d'une situation révolutionnaire. Pourquoi ne la porte-

t-on pas plus souvent en pancarte dans les manifs?

La pièce de Rémi de Vos se décline en six sketches, qui s'enchaînent avec une étonnante organicité. A chaque fois, le texte tire sur la corde jusqu'à ce que la fameuse formule vienne remettre les compteurs à zéro pour remettre la machinerie en route. Est-ce le bon point de rupture? Est-ce qu'on pourrait étirer plus loin les limites du supportable?

On se demande parfois si la récréation pourrait sonner plus tard. La plupart du temps, ça tombe juste. Les quatre interprètes du spectacle, Valérie Crouzet, Magali Heu, Samuel Churin et Baptiste Coustenoble trouvent souvent le ton qu'il faut pour déclencher les rires dans la salle. Certainement un bon indicateur.

Je préférerais mieux pas est une pièce suffisamment ouverte dans ses intentions pour laisser

à Joan Mompert et son équipe toute latitude pour expérimenter jusque dans les moindres détails, un peu trop peut-être. Si les comédiens sont soufflants dans leurs «rôles», disons plutôt, leurs fonctions dramatiques, on reste pensif face à la scénographie, dominée par un régime de tons de gris des plus austères, des sons inquiétants et des projections vidéo qui entraînent les spectateurs dans une atmosphère sombre et monstrueuse.

La noirceur du dispositif et le ton de comédie de De Vos ont un effet déstabilisant garanti. C'est lucide, c'est intelligent, c'est propre et net, mais selon l'humeur du moment, davantage qu'une critique de la subordination, on pourrait y voir une plongée profonde dans le pessimisme. A chacun de faire quelque chose de la formule de Bartleby. **MARCEL SERVIER**

Jusqu'au 1^{er} mars, Théâtre du Loup, www.theatreduloup.ch

PARTENARIAT

Antonia Baehr
Abecedarium Bestiarium

26—28
.02
me—ve 20h
salle des eaux-vives
adc-geneve.ch
association pour la danse contemporaine geneve

A D C